

L'argument par la technique.

Les produits techniques qui nous entourent forment une partie considérable de notre monde quotidien, de façon que nous les remarquons seulement quand ils cessent à fonctionner convenablement. Mais il suffit un effort relativement facile pour se rendre compte que nous habitons un monde merveilleux. On presse un bouton et la lumière s'allume, et un autre et la machine à laver se met à fonctionner. Le miracle de la technique.

Ce miracle a certains aspects curieux. Les laïques l'admirent moins que les techniciens, les techniciens moins que les scientifiques, les scientifiques moins que les philosophes. Celui qui passe par un pont d'autoroute ne s'admire de rien. Le constructeur du pont a poussé un soupir de soulagement quand il vérifia que le pont se comporte conformément à ses calculs. Et le philosophe qui considère une telle vérification est incapable de saisir le miracle grâce auquel les chiffres que le constructeur a mis sur le papier sont traduisibles en ciment, et qu'ils se comportent là comme si ~~ils~~ n'avaient jamais été des chiffres.

Le laïque admire des aspects que le technicien trouve normaux, (par exemple la rapidité du télégraphe), et le philosophe admire d'autres aspects également méprisés comme normaux par le technicien, (par exemple la simulation de décisions dans les ordinateurs). Par contre le technicien admire des aspects que ni le laïque ni le philosophe trouvent admirables, (par exemple l'efficacité croissante des moteurs à explosion). Le miracle de la technique n'est donc pas un: il y en a divers, et ils le sont en fonction de qui les admire. Les uns admirent la machine à laver, les autres ne l'admirent pas, et les tiers s'admirent que les premiers l'admirent.

Mais cela ne sont pas ~~les~~ aspects du miracle qui sont ici prétendus. C'est la curieuse déslocation de l'admiration du miracle de la technique qui est récemment advenue dont il s'agit ici. Originellement c'était la science qu'on admirait: comme méthode admirable pour connaître la nature. La technique n'était alors qu'une application de cette connaissance, et une vérification de sa vérité. Elle était donc merveilleuse en second degré. À présent c'est la technique qui est admirable: elle fonctionne malgré la découverte que les énonciations scientifiques sur lesquelles elle repose ne sont pas "vraies" au sens prétendu à l'origine. La technique est devenue un miracle de premier degré, car elle est devenue "magique": à l'origine elle était une preuve de la vérité des propositions scientifiques, et à présent ces propositions sont des formules pour faire fonctionner la technique.

L'inversion de la relation "science/technique" dont il s'agit ici n'est pas toujours consciente, car la dialectique "savoir/pouvoir" est de pénétration difficile. À l'origine la science était une discipline qui visait le savoir, et elle se distinguait en cela de la magie, (l'astrologie, l'alchimie), qui visait le pouvoir. L'astronome de la Renaissance ne vou-

lait pas, comme le voudrait l'astrologue, modifier le destin, mais il voulait décrire les phénomènes célestes. Ces descriptions ont eu comme résultat des voyages maritimes et spatiales qui ont modifié le destin de l'humanité beaucoup plus profondément que n'importe quelle astrologie, mais cela était la conséquence non prétendue de la vérité de ces descriptions. C'est une falsification de l'histoire de prétendre que les mécaniciens du baroque voulaient fournir des machines à la bourgeoisie naissante. Ils voulaient décrire des phénomènes du type "chute libre". Les machines qui en résultaient et lesquelles ont produit beaucoup plus d'or que toute l'alchimie étaient la conséquence non prétendue de la vérité des propositions de la mécanique, (quoique cette conséquence fût financée par la bourgeoisie). A l'origine, donc, la science se voulait "pure". Mais confusément: des nombreux astronomes de la Renaissance étaient aussi des astrologues, et de nombreux mécaniciens du Baroque étaient aussi sorciers. Néanmoins: à l'origine on faisait de la science pour savoir, et de la sorcellerie pour pouvoir faire.

À présent, c'est le contraire qui devient le cas. On ne croit plus que la science puisse produire du savoir au sens premier. Comment le pourrait-elle faire? Les propositions scientifiques, structurées mathématiquement, ne peuvent articuler que des informations chiffrées dans ce code artificiel, ("a priori"), donc la science ne peut découvrir au fond de la nature que ce qu'elle y a mis elle-même. Par contre on croit que la science peut produire le pouvoir sous la forme d'une technique qui dirige les destins de l'humanité. En bref: on ne croit plus que les chiffres du constructeur signifient "la chose", mais on croit que le pont se soutient. Simultanément on commence à croire qu'une "sagesse oubliée" se cache dans dans la magie, la kabbala, l'alchimie, quoiqu'on ne soit plus tellement intéressé au fonctionnement de ces disciplines. En somme: à présent on fait de la science pour pouvoir faire, et on essaye tout pour savoir, y compris la sorcellerie.

On pourrait donc penser que la foi en science s'est affaiblie au cours des siècles, et que la foi au miracle de la technique se soit renforcée. Que, pour maintenir la science, il faut à présent la soutenir par l'argument de la technique, (un argument pragmatique au sens magique du terme). Mais cela serait simplifier la situation. La perte de la foi en science de la part d'une élite philosophante, (des phénoménologues, des analystes logiques etc.), et de la part de certains scientifiques, (surtout de physiciens nucléaires et de linguistes), est compensée par la foi en scientisme de la part de la masse, et par la foi continue en science de la part des marxistes orthodoxes, (N'importe que le scientisme soit anti-scientifique, et que la signification du terme "science" soit différente pour un scientifique actuel et pour un marxiste orthodoxe)

Quant à la foi au miracle de la technique, il est vrai que tout le monde croit que les limites du techniquement faisable se trouvent toujours au delà de l'horizon, (si on admet des telles limites). Mais une telle croyance aux possibilités pratiquement illimitées de la technique est mitigée par le doute quant à la capacité de la technique pour résoudre les véritables problèmes, (y compris les problèmes posés par la technique elle-même). Et il y en a qui pensent que tout futur progrès de la technique deviendra de moins en moins intéressant, (selon la "loi des avantages décroissants"), et que le point haut de l'évolution technique a été dépassé il y a quelque temps déjà sans qu'on l'aurait remarqué.

Le paradoxe de notre situation est donc le suivant: Nous vivons dans un monde hautement dominé par les produits de la technique. Nous mouririons s'ils cessaient à fonctionner. Nous ne croyons plus que cela est un "bien". Nous sommes habitués à ce fonctionnement, et ne l'admirons pas d'habitude. Mais nous sommes épatés par ce fonctionnement si nous le considérons, car nous ne croyons plus qu'il soit la conséquence de la vérité de la connaissance scientifique. Une telle description de notre situation peut être reformulée ainsi: Nous habitons un monde produit, en grande partie, par une magie spécifique appelée "technique". Nous sommes en train de perdre la foi en une telle magie. Car nous ne croyons plus au mythe qui la soutient, et qui s'appelle ("science pure"). Et nous avons des doutes quant au rituel qui la propage, et qui s'appelle "manipulation technique et technologique".

Une telle formulation de notre situation ne peut pas résoudre la crise dans laquelle nous sommes. Elle laisse ouvertes les deux questions: la théorique "comment peut fonctionner la technique, si la science ne saisit pas la chose?"; et la pratique "quoi faire sinon encore d'avantage de technique pour résoudre les problèmes posés par le développement technique?". Mais quoique la formulation proposée ne soit pas une résolution de la situation, elle permet de la voir en contexte. Dans le contexte de la "foi perdue".

On peut dire que notre monde technique est le produit d'une foi spécifique, tout comme le monde qui entoure l'indien Kra. Qu'il s'agit de deux mondes comparables. Ce qui caractérise notre foi par rapport à la foi Kra, c'est sa "linéarité": nous croyons que le monde coule du passé vers le futur, que "être", c'est devenir, et que "vivre", c'est avancer vers la mort. Une telle structure linéaire de notre foi a porté des divers contenus: le judaïsme, le christianisme, l'humanisme, le marxisme. Mais son ultime contenu est le discours scientifique: en lui la structure s'articule à perfection sous la forme de la calculabilité totale. L'univers projeté par le discours scientifique a la structure de notre foi: la mathématique et la logique. C'est l'univers, (et le seul univers), dans le

quel la technique fonctionne. Et dans cet univers notre foi se replie sur elle-même, s'épuise, sous la forme du fonctionnement technique, (de l'appareil").

La difficulté d'une telle vision en contexte est qu'elle oblige à comparer. Si je dis que la science est une espèce de mythe, tout comme l'est le mythe Kra, et si je dis que la technique est une espèce de rite tout comme l'est le rite de la pluie, je ne me trouve pas au "dessus" ou en "dehors" des entités comparées. Je ne transcends pas "toutes les fois" J'opère avec des catégories occidentales pendant la comparaison. C'est à dire: j'annexe "imperialistiquement" la foi Kra à la foi occidentale que j'ai perdue. Je suis incapable à échapper à une structure dont j'admet le vide. Ce qui n'est qu'une reformulation de la position wittgensteinienne: nous sommes des prisonniers des structures qui nous soutiennent, même si nous les nions.

Néanmoins: l'exercice de la comparaison n'est pas une gymnastique futile: il permet la relativisation. Je ne dis plus: "la science produit le savoir approprié à la nature", mais: "un savoir mieux approprié que celui des Kra". Ni: "la technique est la manipulation appropriée à la nature", mais: "une manipulation mieux appropriée que le rite de la pluie". Comme le meilleur est l'ennemi du bon, une telle relativisation, c'est à dire: l'admission que la technique est la meilleure des magies, est un pas important vers la libération des structures devenues creuses.

Car ce pas permet de voir que l'argument selon lequel la Technique "justifie" la science est un argument réactionnaire. Il soutient la conservation d'un progrès vers une direction déjà refutée, donc la continuation d'un projet déjà reconnu comme épuisé. Une telle vision permet comprendre que le miracle de la technique obstruit l'ouverture vers des virtualités au delà du projet occidental, lesquelles sont, bien sûr, terrifiantes, (car toute chose nouvelle est "terroriste"), mais néanmoins libératrices. En somme: l'argument par la technique a cessé d'être un bon argument.